

Marc Hélys

L'ENVERS D'UN ROMAN

---

LE SECRET  
DES  
"DÉSENCHANTÉES"

RÉVÉLÉ PAR CELLE QUI FUT DJÉNANE

Précédé de  
*Romanesque, mensongère  
ou fictieuse?*  
par Jean-Benoît Puech

LITTÉRATURE

Éditions Manucius



LITTÉRA  
Collection dirigée par Éric Marty

ŒUVRES DE MARIE LÉRA,  
*alias* MARC HÉLYS

ROMAN

- d'Anin, Jean [sous le pseudonyme de], *Laquelle?*, Plon-Nourrit, 1903.

REPORTAGES, TÉMOIGNAGES, ESSAIS

- Hélys, Marc, *L'Envers d'un roman, Le Secret des "Désenchantées", révélé par celle qui fut Djénane*, Perrin, 1923.
- Hélys, Marc, *Les Provinces françaises pendant la guerre, 1916-1918*, Perrin, 1918.
- *En mission secrète à Vienne, Sofia, Constantinople, Nich, Belgrade et Asie mineure, par "Celui qui a dîné avec le Kaiser"*, Paris, 1917. Traduit de l'Anglais [sic] par Marc Hélys, Paris, 1917.
- Hélys, Marc, *Cantinière de la Croix Rouge, 1914-1915*, Perrin, 1917.
- Hélys, Marc, *Le Jardin fermé, Scènes de la vie féminine en Turquie*, Plon-Nourrit, 1908.
- Hélys, Marc, *À travers le féminisme suédois*, Plon-Nourrit, 1906.

TRADUCTIONS

*De l'anglais :*

- Albanesi, Maria, *La Colline ensoleillée*, Stella, 1933.
- Mac Cutcheon, G. Bar, *Aimé pour lui-même*, Stella, 1933.
- Tarkington, Booth (1869-1946), *Betty et ses amoureux*, Hachette, 1923.

*Suite de la bibliographie en fin de volume*

# LE SECRET DES “DÉSENCHANTÉES”



Marc Hélys

LE SECRET  
DES  
“DÉSENCHANTÉES”

Avant-propos  
par Jean-Benoît Puech



Éditions Manucius

Extrait de la publication

© Éditions Manucius, 2004  
9, rue Molière - 78800 Houilles  
[www.manucius.com](http://www.manucius.com)

Droits réservés.

Les photos reproduites sont celles de l'édition originale à l'exception de celle du «Vautour» (p. 181) qui est tirée de: Gabriel de la Rochefoucauld, *Constantinople avec Loti*, éditions de France, Paris, 1928.



## *PREMIÈRE PARTIE*

### DEUX TURQUES ET UNE FRANÇAISE

Le roman des *Désenchantées* commença au printemps de 1904. Je faisais alors un voyage d'études en Grèce, en Turquie et dans les Balkans. Je débarquai à Constantinople dans les premiers jours d'avril. C'était mon second séjour à Stamboul et je me réjouissais de revoir les amies musulmanes qui m'avaient reçues chez elles pendant un été, trois ans auparavant. Cette fois-ci cependant, je devais loger chez une dame européenne à qui les pères Capucins de Saint-Louis m'avaient recommandée; car mon travail exigeait une liberté plus grande que n'en pouvait offrir une maison turque.

L'année précédente, l'aînée de mes amies, Zennour, s'était mariée. Elle habitait au Taxim (le quartier neuf au-dessus de Péra), une gentille petite maison presque contiguë d'un côté de la légation de Belgique, et de l'autre à l'habitation de ses parents, qui était une maison moderne à plusieurs étages. Chez les parents, la vie était

restée ce que je l'avais connue : fastueuse, entremêlée de coutumes orientales et d'habitudes européennes. Chez Zennour, le cadre et le train étaient presque absolument européens : trop pour mon goût ; et je ne cachai point ma déception à mes amies. Un salon Louis XVI laqué vert d'eau, avec des tentures de brocatelles. Une chambre en bois de citronnier, soie bleue et dentelle crème. J'étais navrée. Dans un éclat de rire, la plus jeune des deux sœurs Noury, m'entraîna, ouvrit une porte, me poussa dans une toute petite pièce dont les murs blanchis à la chaux étaient ornés d'inscriptions coraniques gravées en or sur un fond obscur. Point d'autres meubles que des tapis, des divans et des tables basses. Les coussins et les rideaux étaient faits de vieilles soieries d'un violet chaud lamé d'or et d'argent. Ah ! l'exquise petite chambre, et comme elle était symbolique !

J'aimais tendrement Zennour et Noury, bien que certains côtés de leur caractère me soient restés incompréhensibles, et malgré l'inquiétude vague des retraites que j'y soupçonnais. Il y avait en elles un mélange curieux et attirant de l'esprit occidental, voire parisien, et de la mystérieuse âme orientale. Elles devaient cette dualité de nature à leur hérédité : descendantes par leur aïeul paternel d'une vieille famille française, elles appartenaient par leur mère et leurs grand-mères à la fière race circassienne. Leur père répétait souvent avec orgueil que ses enfants n'avaient pas une goutte de sang turc.

Je plaignais de tout mon cœur mes petites amies, car leur éducation était un chef-d'œuvre d'égoïsme et d'absurdité. Leur père les avait élevées pour lui, pour son agrément.

«Avec la vie que nous menons, m'a-t-il dit à plusieurs reprises, obligés de rester chez nous pour ne pas risquer d'être soupçonné de conspiration (c'était au temps d'Abdul Hamid), il faut pouvoir se distraire à la maison». Ses filles étaient très intelligentes, bien douées pour les arts: il leur avait fait apprendre les langues et la musique. Elles parlaient français comme nous, l'anglais couramment, et baragouinaient facilement l'italien, l'allemand, le russe, le grec. Zennour avait un joli talent de pianiste et composait des mélodies. Nouryé chantait d'une voix qui serait devenue belle avec un travail régulier. Leur instruction musulmane avait été soignée: elles avaient appris l'arabe pour étudier le Coran, et le persan pour lire les poètes. Et elles connaissaient assez bien l'histoire et la littérature de leur pays. Sur aucun point, leurs études n'avaient été approfondies; mais grâce à leur vive et souple intelligence, le tout ensemble composait un esprit à facettes extrêmement brillant. On comprend combien de pareilles filles étaient agréables pour leur père très cultivé lui-même, et que les circonstances obligeaient à vivre presque confiné dans son intérieur pendant ses heures de loisir. Il ne se demandait pas si elles étaient heureuses. Il les croyait résignées. Elles ne l'étaient pas.

Elles avaient énormément lu, à tort et à travers, sans direction, sans contrôle, sans plan et sans mesure, des livres qui ne convenaient pas à leur âge, des livres souvent franchement mauvais, qui les faisaient vivre dans un monde non seulement imaginaire, mais faux. Elles avaient absorbé des idées qu'elles étaient incapables de juger faute de connaître les milieux d'où elles avaient surgi. Leurs jeunes yeux avides contemplaient la vie occidentale, la vie du « monde » de si loin ! D'une maison fermée, d'une maison turque sous le règne d'Abdul Hamid ! Autour d'elles, on ne s'occupait guère de les comprendre. Elles restaient repliées sur elles-mêmes, cruellement isolées ; et nul ne s'inquiétait de leur isolement et de leur silence. Leur mère, une Circassienne jadis belle, toujours fine et distinguée, souvent souffrante, était une femme à l'ancienne mode, sans instruction et très autoritaire. Comme parentes, j'ai connu une tante Fatma, peu aimable, redoutée de ses nièces. Je n'ai entendu les deux sœurs mentionner avec affection qu'une cousine appelée Zennour et une amie d'enfance qui se nommait Roushar. Ces jeunes femmes ne parlaient point de langues étrangères, mais elles avaient reçu une excellente éducation musulmane. Roushar surtout était très lettrée. Quant à Zennour bis, c'était une superbe Circassienne dont j'aurai l'occasion de reparler plus loin.

A mon premier séjour, en 1901, Zennour et Nouryé

m'avaient fait connaître quelques jeunes filles et jeunes femmes élevées à la moderne, et qui parlaient français ou anglais.

A deux ou trois exceptions près, aucune ne possédait la culture générale, le vernis de connaissances variées qui rendait mes amies si curieusement attirantes. Je m'étais déjà rendu compte qu'elles étaient loin de représenter le type de la jeune fille turque d'alors. Mais celles moins brillamment vernies que j'avais rencontrées étaient aussi charmantes et presque pas moins malheureuses. Combien je déplorais mon ignorance de la langue qui se dressait comme un obstacle infranchissable entre moi et d'autres jeunes filles, pas du tout européanisées celles-là, dont mes amies me parlaient!

Elles étaient instruites, mais instruites comme Roushar, dans le sens de leur pays. J'avais alors déjà le sentiment qu'elles étaient les vraies valeurs féminines de la Turquie. Elles se sont magnifiquement révélées dans la dernière guerre.

En revenant de Constantinople en 1904, je revis quelques-unes des jeunes filles que j'avais déjà rencontrées, et je m'enquis des autres. Certaines d'entre elles s'étaient mariées et déjà avaient divorcé, et toutes, mariées ou non, traînaient une morne existence. Elles s'ennuyaient. Elles cherchaient des distractions sur des chemins souvent dangereux. On racontait tout bas des drames terribles. Mes amies étaient encore bouleversées

par la mort subite, en apparence inexplicable, d'une belle jeune fille dont elles connaissaient le tragique secret. La vie des plus favorisées était affreusement vide. A tout ce qu'on leur proposait d'entreprendre pour la remplir, elles répondaient: «Oh! c'est impossible: on ne nous laisserait pas faire.» On en était réduit à leur prêcher la patience. Et elles étaient bien jeunes pour savoir être patientes, pour connaître la puissance du temps!

Cependant, en ce printemps de 1904, les jeunes femmes turques s'ennuyaient moins. Pierre Loti était à Constantinople. Il commandait le stationnaire *Le Vautour*. Sa présence dans le Bosphore surexcitait à un point extrême les imaginations. Je trouvai ce petit monde très agité.

Rien n'a été exagéré quant à la popularité de Pierre Loti parmi les femmes turques. Toutes en avaient la tête tournée, jusqu'à celles qui ne comprenaient pas le français, et qui n'avaient même jamais lu ses livres traduits en turc. L'auteur d'*Aziyadé* leur inspirait à toutes une véritable adoration. Les plus humbles connaissaient son nom et son amour pour leur pays. Et il y avait quelque chose de touchant dans ce culte confiant et naïf des pauvres et des ignorantes pour un homme, un Européen, un grand personnage qu'elles n'avaient aucune chance ni aucun espoir d'approcher. Mais les jeunes hanums riches étaient plus ambitieuses, et elles espéraient bien au moins apercevoir celui qui occupait leurs pensées. Les dames turques se promenaient en ce